Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 32 (1924)
Heft: 7

Artikel: Souvenirs personnels sur la campagne du Sonderbund
Autor: Burnand, Edouard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-25803

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

32me année. N° 7 JUILLET 1924

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

SOUVENIRS PERSONNELS SUR LA CAMPAGNE DU SONDERBUND

écrits par le Colonel Edouard Burnand.

(Suite. — Voir N° juin 1924.)

En arrivant, le dimanche matin, nous mettons les pièces en batterie derrière l'épaulement ; le drapeau fribourgeois flotte sur la redoute. On attend le signal pour ouvrir le feu. Celui-ci doit s'ouvrir de toutes les positions à la fois sur les divers ouvrages entourant la ville. Mais voici le capitaine d'Orelli qui arrive de Belfaux, quartier général. Amnistie ! Fribourg a capitulé le matin même.

Ordre nous est donné de rejoindre le quartier général.

— Où est-il maintenant ? Voilà ce que je demande à Orelli.

— Pour le moment à Belfaux, répond celui-ci, mais il va se transporter à Fribourg.

Pourquoi donc le drapeau fribourgeois flotte-t-il encore sur la redoute ? Confiant dans l'ordre reçu, le colonel Denzler donne l'ordre d'entrer à Fribourg. En tête, la compagnie de chasseurs argoviens. Suit la batterie Rogivue,

ayant pour sergent-major le nommé Mayor qui avait été en prison à Fribourg pour participation à la levée de boucliers de corps-francs, au printemps précédent.

La colonne passe sous la redoute dont les défenseurs nous regardent fort étonnés. Comme ils auraient pu nous canarder en flanc, sur la route, à 300 pas !

Voici la porte de Fribourg. Personne dans les rues. Quelques guichets de fenêtres s'ouvrent timidement, laissant sortir de tout petits drapeaux fédéraux.

Sans ordre, guidée par Mayor, la batterie enfile la rue de Lausanne ; nous, Etat-major, nous nous plaçons au-dessus de la porte de ce nom, surpris de ne voir personne ; point de troupes fédérales, aucun officier pour nous recevoir.

Mais voici le major Perrier.

— Au nom du ciel, me dit-il, que venez-vous faire ici ? Vous êtes perdus ; vous violez la capitulation. Personne n'a le droit d'entrer avant le licenciement des troupes fribourgeoises.

Grave nouvelle, que je communique à mon colonel.

— Eh bien, me dit celui-ci, allez chercher la batterie et faites-la remonter ici.

Tel est l'ordre que je reçois. Je pars seul, enveloppé dans mon manteau. Dans la rue de Lausanne, on m'arrête ; on m'insulte ; je m'en tire avec le patois et l'allemand. Je vais arriver devant l'hôtel de Zæhringen, mais je suis obligé de traverser une compagnie fribourgeoise qui se trouvait dans la rue.

— Sauvez-vous, major, me crie d'une fenêtre de l'hôtel le brave Kussler.

Je rattrape la batterie ; ses trompettes sonnaient leurs plus belles fanfares.

— Fais donc sonner : Au trot ! et remonte la ville au plus tôt, dis-je au capitaine, et je pique des deux.

En passant, je vois l'Hôtel de ville occupé par une section d'Argoviens ; c'est un acte de précaution de l'ami Burkhardt. Je retrouve mon colonel ; mais la batterie n'arrivait pas. On envoie un autre officier ; mais le poltron se dissimule derrière le contre-fort de la porte de Lausanne et attend la batterie. Enfin, la voici. Mais au même instant, nous voyons sur nos têtes quelques fusils braqués sur nous d'un bûcher voisin. Voici la troupe fribourgeoise qui rentre en ville, l'évêque qui cherche à calmer l'irritation. Nous saluons le drapeau, mais nous ne sommes pas à l'aise, seuls au milieu de cette ville enragée.

Perrier revient et, me prenant par la botte :

— Vous êtes f..., me dit-il.

Je me retourne du côté de mon colonel.

— Comment vous trouvez-vous ici, colonel ?

— Hem, pas bien.

— Eh bien, si nous sortions par la porte de Payerne ? De là nous dominerions la ville et donnerions la main à nos troupes.

Burkhardt, toujours prevoyant, ayant fait occuper la porte. Nous sortons et prenons position sur la route, près du Pensionnat.

— Garde à vous ! on vous *enjoue,* me dit mon Dombald.

En effet, un landsturm me tenait sur le bout de son guidon, à dix pas. Je lui dis une farce, en patois ; il abaisse son arme.

Mais voici encore le major Perrier.

— Il faut que je voie le général, dit-il, mais je ne peux aller seul à Belfaux.

— Allez avec lui, Burnand, me dit le colonel Denzler.

Nous partons.

— Un temps de galop ?

— Non, répond Perrier, on croirait que je me sauve avec vous ; on m'accuse déjà d'avoir trahi.

Nous avançons donc au pas. Mais, c'est égal, on nous tire dessus de la Chassotte ; les balles écorchent les arbres autour de nous. Nous rejoignons des landsturms rentrant chez eux la rage au cœur et l'estomac vide. Ils étaient furieux, les braves gens ; furieux surtout d'avoir été tenus à la portion congrue pendant cinq jours. Nous passons sur les abattis en avant de Belfaux. Nous voici enfin au village. Des volontaires de Bâle-Campagne et autres, qui avaient attendu à l'auberge l'issue de la journée, étaient groupés à l'entrée du village pour éreinter les vaincus. Pour le moment ils tenaient un pauvre diable de landsturm, lui avaient d'un coup de poing enfoncé son schako sur les yeux jusqu'au menton et jouaient à la balle avec leur victime, la renvoyant d'un côté à l'autre de la route. Je saute à bas de mon cheval et vais dégager mon malheureux ennemi ; je le prends par le bras et le conduis jusqu'à l'extrémité du village. De loin, j'aperçois des voitures chargées d'objets variés, provenant du pillage !

Nous voici devant la maison de campagne occupée par le général.

Perrier obtient une audience. Moi, je demande au colonel d'Orelli s'il a des ordres pour l'artillerie.

— Oui, voici une lettre pour Denzler.

Pour plus de sûreté, je demande à en connaître le contenu.

— Vous direz à Denzler qu'il doit rentrer à Berne demain avec l'Etat-major Burkhardt.

C'est tout. Nous repartons d'un bon train.

Pendant notre absence Fribourg avait été occupé par la division Rilliet. Je trouve mon colonel au pied du vieux tilleul. Je mets la main à la poche pour en retirer la lettre

d'Orelli. Rien ; tout était parti pendant notre temps de galop. Je me borne donc à transmettre l'ordre verbal.

Nous allons dîner à l'hôtel de Zæhringen. Nous étions gais. Je fais chercher l'ami Von der Weid. Il arrive, les larmes aux yeux. Quelques verres de champagne le remontent. Je sors de la salle et me trouve nez à nez avec le colonel de Maillardoz [1] en civil.

— Avec qui êtes-vous ? me demande-t-il angoissé.

— Avec le colonel Denzler.

— Priez-le de sortir.

— Veuillez, Messieurs, nous dit-il, m'accompagner chez le colonel Rilliet ; je ne puis sortir seul, on m'accuse de trahison ; il faut que je me cache.

Nous prenons le pauvre *général* entre nous deux, le masquons de nos manteaux (il commençait à faire nuit) et nous le conduisons chez Rilliet, à l'hôtel des Merciers. Là, il fut caché pour la nuit ; le lendemain, il partait en char de côté pour Estavayer et Neuchâtel.

Chez Rilliet, scène indescriptible de violence entre celui-ci et le colonel Bontems (de la division Burkhardt), que Rilliet, pour pouvoir faire seul son entrée triomphale, avait laissé pendant quatre heures faire pied de grue avec sa brigade entière devant la porte de Morat. Ces deux hommes, aussi violents l'un que l'autre, se heurtèrent comme deux locomotives dans une rencontre de trains.

Nos batteries étaient éparpillées aux environs de Fribourg. Les Etats-majors devaient prendre leurs logements à l'hôtel de Zæhringen.

Le lendemain, lundi 15 novembre, nous partons gaîment, par Morat, avec l'Etat-major Burkhardt. Nous arrivons à

[1] Commandant de l'armée fribourgeoise.

Berne à la nuit. Je cours chez Mme Kern pour lui donner des nouvelles de son mari. Denzler m'y rejoint.

— Allons-nous souper, colonel ?

— Ah oui, souper ; moi, mais pas vous. Vous allez partir pour Fribourg à l'instant même. La lettre que vous avez perdue contenait l'ordre d'amener à Berne, pour ce soir même, toute la division d'artillerie. Ce retard de 24 heures dérange un mouvement important.

Je pars à 10 heures, seul avec mon domestique (j'avais pris une voiture). Je traverse les abattis de la Sonnaz et arrive devant Fribourg à 3 heures du matin. Les factionnaires me reçoivent crânement. J'éveille tous mes camarades de l'artillerie, leur donne l'ordre de partir immédiatement pour Berne, et je repars.

Il est impossible de franchir l'abattis de Mariahilf sur la route de Berne ; je passe donc par Laupen, traversant des contrées *mal disposées*. Enfin, j'arrive à Berne où je fus reçu par les éclats de rire des officiers qui finissaient de dîner à la Couronne. Tous cependant ne riaient pas. Frei-Hérosée, le chef de l'Etat-major, me regardait d'un air sombre en me demandant à quelle heure les batteries arriveraient. Je ne compris que plus tard l'importance qu'il y avait à ce qu'elles fussent à Berne la veille même. Enfin, elles arrivèrent dans la soirée pour repartir le lendemain dans la direction du nord, par Aarau.

Nous, Etat-major d'artillerie, nous prenons la même route avec le colonel Burkhardt ; la marche est gaie ; à Berthoud, première halte ; nous continuons jusqu'à Herzogenbuchsee où nous couchons mal et chèrement. Le lendemain, nous parvenons à Aarau. On organise des bureaux. Nous comptions rester là pendant quelques jours ; mais non, il faut partir pour le Freienamt, passant par Villmergen pour aller à Wohlen. Nous accordons une pensée aux deux combats de

religion, à Davel, à Sacconnay, au grand Tacheron et au petit Burnand, capitaine de grenadiers.

Que ferai-je devant l'ennemi ?

On peut y songer, car nous approchons de la frontière. Enfin nous sommes à Wohlen, logés chez un M. Isler, dont le gendre est Sonderbundien. La femme était restée au logis paternel et professait des opinions fédérales.

Les batteries de la réserve d'artillerie étaient cantonnées à Wohlen et aux environs. On travaillait aux dislocations. Enfin, le 21 novembre au soir, arrive l'ordre d'avancer sur la Reuss, la brigade Naef sur la rive droite, vers Meierskappel ; nous Etat-Major sur Muri, avec quelques batteries, celle de Zurich entre autres.

Le 22 au matin, nous partons de Wohlen ; de là à Muri, les cantonnements sont serrés. Nous passons dans un village rempli d'artillerie. Le sous-lieutenant Hammer était devant une grange ; il avait le service du train de la batterie Rust, de Soleure. Nous arrivons à Muri ; grand mouvement ; trois bataillons dans l'église du couvent, dansaient aux sons de l'orgue. Le grand Etat-major était à Muri ainsi que le colonel Ziegler, divisionnaire. C'est à sa division que nous serons attachés le lendemain 23 novembre.

Il s'agit de forcer le pont de Gislikon, position fortifiée, avec tête de pont sur la rive gauche. Le gros de la division, avec la batterie de 12 livres, de Berne, capitaine Moll, et la batterie de 6 livres de Soleure, capitaine Rust, passera le pont construit pendant la nuit à Eyon. Chacun était dans l'attente du lendemain. Je cheminais dans le village lorsque je rencontre le général.

— Eh bien, Burnand, j'écris à votre beau-père. Avez-vous quelque chose à lui faire dire ?

— Merci, général ; je ne sais trop que dire.

— Je vais lui écrire que vous prenez, demain, le taureau par les cornes.

Nous soupons en grand nombre. Les gros galons, souvent si secs, si bourrus, sont charmants, amicaux ce soir. Ils auront, demain, besoin de tous les dévouements.

On nous indique comme position à prendre la Ziegelhütte, près de Klein Dietwyl.

Nous partons à 3 heures du matin ; la route est glissante. Le sommeil me prend ; je dors pendant deux heures renversé sur le dos de mon cheval. Nous longeons la rive de la Reuss. Pourquoi le landsturm éparpillé dans les forêts du Lindenberg, à notre droite, ne nous inquiète-t-il pas ?

Nous arrivons à Dietwyl, Etat-Major en tête. Près de l'église, nous tournons à gauche pour nous rendre à la Ziegelhütte. Le soleil se lève au-dessus des collines lucernoises de la rive droite ; il est huit heures. Nous sommes brillamment éclairés, tandis que les collines ennemies sont cachées par la brume matinale ; on n'y distingue rien.

Coup de canon. Un obus siffle et éclate dans les rangs de l'Etat-Major.

Nous ne pouvions pas apercevoir l'emplacement des batteries de l'ennemi qui pointait si bien et connaissait bien les distances ; on ne voyait pas même la fumée. Nous avançons toujours, descendant vers les prairies du fond de la vallée. Nous nous mettons en batterie, les hommes coupent la haie qui nous masque la vue. Pas moyen de tirer, on ne voit personne.

Je suis inquiet ; évidemment, ce n'est pas une position à prendre et à garder. Je demande à mon colonel l'autorisation d'aller à la recherche d'une autre position.

Je pars, je traverse le village ; j'arrive sur la hauteur ; je m'avance un peu au sud, vers le Lindenberg et je rencontre

un monsieur en redingote noire avec un brassard fédéral. Il s'approche de moi.

— Major, me dit-il, cherchez-vous une position pour tirer sur Gislikon ?

— Qui êtes-vous, lui dis-je ?

— Je suis le capitaine Buck, Lucernois. Je suis dans l'opposition et suis maintenant employé comme guide de l'armée fédérale.

Vilain métier que celui qu'il fait là. Je me défie de cet homme et je lui donne l'ordre de se retirer. Pourquoi ne nous aurait-il pas trahis aussi ?

Je continue ma route sur le plateau à travers champs et j'arrive au point voulu, une prairie bien unie, bordée, du côté de l'ennemi, par une pente roide fraîchement labourée. Un trou de boulet me prouve que la position paraît dangereuse à l'ennemi. (Le colonel Ziegler avait fait une reconnaissance préalable ; c'était peut-être la position qu'il croyait nous avoir indiquée, mais il n'y avait pas là de tuilerie (Ziegelhutte).

Je retourne aux batteries et je rends compte du résultat de mes recherches. Le colonel approuve ; nous nous remettons en colonne et nous mettons en batterie juste à l'emplacement choisi : à droite la batterie de 12 l. Zuppinger, de Zurich ; au centre, la batterie de 12 l. Weber, de Berne ; à gauche la batterie Ringier (Argovie), deux canons de 12 l. et deux obusiers de 12 l.

Au moment où nous ôtons les avant-trains, voici un obus de 24 l. qui nous arrive en soufflant ; il tombe à dix pas en avant de nos pièces, dans le terrain labouré. Il n'a pas éclaté. En voici un deuxième, un troisième, un quatrième, tous tombant au même endroit mais sans éclater. La distance était donc bien connue. Mais nous, que faisions-nous ? Nous

n'apercevions que la fumée alors que, s'étant élevée, elle était éclairée par le soleil.

Enfin nous commençons à distinguer l'emplacement de la batterie. Celle-ci se trouvait à côté d'une petite maison du village de Honau [1], à l'extrémité nord-est du village, cachée dans les arbres d'un verger et dominant, d'un côté, la route de Zug à Lucerne et, de l'autre, la Reuss, et la plaine de Dietwyl. Nous évaluons la distance de 1500 à 1600 pas (1100 à 1200 m.). Le feu commence par la droite. Nous ne pouvons pas juger d'emblée du résultat du tir ; les projectiles tombent dans des vergers, mais nous ne faisons pas grand mal, semble-t-il, car les obus de 24 l. nous arrivent toujours aussi réguliers. Deux soldats du train de Zurich mettent pied à terre et, munis d'une pioche et d'une pelle, se placent sur la rampe où tombent les obus ; ils les déterrent et les jettent dans nos batteries ; ils se baissent quand nous faisons feu. Ils affirment qu'ils n'ont rien à risquer, prétendant qu'il ne tombe jamais deux obus dans le même trou. Ils se tiennent toujours sur le dernier qui a été fait... et l'expérience leur donne raison.

Chacun, dans les batteries, officiers compris, baisse la tête au moment où arrive l'obus qu'on peut suivre dans sa trajectoire et que chacun croit destiné à son nez. Nous commençons à entendre le canon de la brigade Naef vers Meyerskappel.

Jusqu'ici, les Lucernois ont tiré un peu bas ; ils vont sans doute donner un peu plus de hausse. En effet, voici un boulet de 8 l. qui traverse la batterie de droite, à hauteur de poitrine, entre les pièces. Je me retourne, et je vois le capitaine Buck qui causait avec deux médecins, entre deux avant-trains, tomber la face contre terre. Il avait été frappé

[1] Un peu au nord de Gislikon, sur la rive droite de la Reuss.

en pleine poitrine ; son brevet de guide fédéral lui sortait par le dos. Son oraison funèbre fut courte. Pendant que je le considérais, je remarque que la brigade d'escorte, colonel Muller, de Rheinfelden, était massée en colonne serrée à 200 pas en arrière, dans le prolongement de la ligne de tir. Je m'approche du colonel et lui fais observer que fort probablement les Lucernois allaient donner encore plus de hausse et que tous les projectiles qui ne nous atteindraient pas, entreraient en plein dans sa colonne.

— Que faut-il faire, major, me dit-il ?

— Ma foi, colonel, je n'ai rien à dire, mais je crois qu'il faudrait déployer votre colonne et placer vos troupes à droite et à gauche de la ligne de tir, masquées par deux mamelons faits tout exprès.

Le mouvement fut exécuté en toute hâte.

Mais nos coups portaient, paraît-il, car la batterie du verger quittait sa position et se massait dans le village. Un obus bien dirigé tombe dans le pâté de maisons et, voici une fumée qui s'élève, puis la flamme. Le village est en feu. La batterie descend la route vers Gislikon. Pendant ce temps, la division Ziegler s'est avancée ; elle gravit les pentes du Rotherberg [1]. Cela n'avance pas. Le colonel Ziegler prend un jeune tambour par l'oreille (ou le collet) et lui fait battre la charge sans l'abandonner. La troupe suit son colonel, mais lentement. Arrêt subit. Le colonel Siegfried, Hoffstetter s'emparent du drapeau et le portent en avant. Mais deux compagnies de carabiniers escaladent les pentes du Rotherberg. De notre emplacement, nous voyons deux ou trois compagnies du Sonderbund en position, un peu en arrière, sur le plateau, près de la forêt. Les carabiniers arrivent essoufflés au

[1] Colline qui domine les villages de Root (10 km N.-E. de Lucerne) et de Gislikon, sur la rive droite de la Reuss.

bord du plateau ; la fusillade éclate et voilà nos carabiniers dégringolant à qui mieux mieux jusqu'au bas de la pente.

D'où viennent maintenant ces obus qui touchent si juste? Il y a là, vis-à-vis de nous, une espèce d'embrasure d'où partent les coups. Je vais voir ce que c'est en m'avançant un peu dans la plaine. Il n'y a pas d'embrasure, mais seulement une carrière à gravier. Ah ! une gravière, tant mieux. Une salve de quatre coups à boulets de 12 l. contre le gravier ! Comme ils sont partis de là, ces braves ennemis ! Leur batterie file sur Gislikon en colonne par pièce. Un bon pointeur, l'appointé Lehmann [1] pointe sur la dernière pièce. Les deux chevaux du timon tombent ; leur conducteur se sauve en boitant et les chevaux de devant s'enfuient au galop. Des carabiniers d'Unterwald, postés derrière une haie, s'avancent hardiment, poussent la pièce à bras et la ramènent derrière la gravière. (Le surlendemain, je visitai cet emplacement avec les colonels d'Orelli et Denzler. Quelle mitraille que ce gravier chassé par les projectiles! Nous comprîmes la fuite de la batterie.)

(A suivre.)

---

[1] Lehmann et le soldat du train Jud (?) qui conduisait les chevaux de devant de la même pièce avaient appris la veille, par une tireuse de cartes, qu'ils auraient tous les deux un heureux sort. Lehmann devint lieutenant-colonel instructeur, et Jud, le baron Jud, épousa une princesse (?) allemande. C'était un charmant cavalier.